

Portland

J'aimerais dire que je suis tombé sous le charme de la ville. Mais j'ai beau y réfléchir, je ne lui en trouve aucun. Pourtant, j'ai tout de suite su que la ville me plairait, et que je voudrais y rester au moins quelques jours. Cela ne tenait pas à son architecture. Il y avait bien quelques gratte-ciels, mais pas des plus beaux. Et pas nombreux. La skyline de la ville n'avait aucune particularité et les bâtiments peu d'intérêt. Les berges de la rivière Willamette qui traverse Portland juste avant de se jeter dans le fleuve Columbia, étaient aménagées, rendant la promenade certes agréable, sans être exceptionnelle: les voitures étaient trop proches, trop présentes. Le centre-ville, enfin, était vivant, mais j'en avais connu des plus dynamiques, des plus animés.

Mon envie de rester était peut-être juste due au fait que je n'avais pas séjourné dans une ville depuis longtemps. J'avais dormi dans le van dans la rue à deux reprises, mais ce n'était que pour une nuit à chaque fois et dans des villes de petite taille. J'avais envie de réitérer l'expérience. De rester plus longtemps. Quelque chose me poussait à découvrir Portland alors même que je n'y étais que depuis quelques heures. J'avais trouvé à me garer gratuitement dans une rue pas trop loin du centre-ville et j'étais parti déambuler au hasard.

Après une journée d'exploration aléatoire, je commençais à comprendre ce qui me plaisait dans cette ville. J'aimais les gens que je croisais. Ils semblaient tous différents. Uniques. J'avais visité de nombreuses villes où tous les habitants sortaient d'un même moule, à l'exception parfois de quelques marginaux. Je découvrais qu'ici la marginalité semblait être la norme. Les hommes pressés dans leur costume avec leur attaché-case, les femmes hautaines dans leur tailleur parlant fort dans leur portable, ces êtres déshumanisés, froids et plastiques, faisaient ici figure d'exception.

Les gens paraissaient souvent désœuvrés. Très occupés à ne rien faire. Il y avait une simplicité, une tranquillité et un calme dans tout cela qui me plaisait. Les pistes cyclables étaient nombreuses et achalandées et les piétons omniprésents. Plusieurs lignes de tram traversaient la ville, et l'accès au réseau était gratuit au centre-ville.

Les petits restaurants de rue, installés dans des petites cabanes ou dans des camions, me semblaient plus nombreux qu'ailleurs. On croisait plus souvent des musiciens en train de faire la manche au coin de la rue. La ville semblait assez pauvre. Et par là même, beaucoup plus riche que nombre de ses consœurs. On devinait qu'elle avait beaucoup à offrir. Non pas sous forme d'opportunités de

faire carrière, d'amasser une fortune ou de devenir célèbre. À Portland, on avait la possibilité de vivre.

Keep Portland Weird

J'ai repéré l'autocollant à plusieurs reprises, sur des voitures ou des devantures de vitrine. J'ai fini par comprendre que les habitants ont créé sa propre devise à leur ville. «Keep Portland weird». Garder Portland weird, écrit dans une typographie jaune sur fond noir. Le Québec m'avait habitué à ce mot. «Weird». Il m'arrivait parfois de l'employer à défaut de trouver un équivalent français. Un peu étrange, un peu bizarre, un peu différent, un peu curieux. Un mélange de tout cela. Avec une connotation positive le plus souvent. Oui, après une journée à déambuler dans ses rues, sous un ciel nuageux, Portland me paraissait weird et assurément intéressante à découvrir.

Avec le temps, j'en suis venu à distinguer deux types de ville. D'un côté, il y a celles où les gens vivent; Montréal, Berlin, Melbourne... les habitants aiment leur ville; ils l'animent, la font vivre. De l'autre côté, je vois ces villes comme Toronto, Francfort, ou Sydney. Des endroits où l'on mange, dort et travaille. Idéales pour faire carrière, parfaites pour les amateurs de gratte-ciels modernes,

elles ne sont au final que des coquilles vides et sans âme. L'acier et la brique s'opposant au béton et au verre. La chaleur d'un bois imparfait face à la froideur d'un plastique sans défaut. Restent ces villes inclassables. On ne peut pas vraiment les cerner. Tout y semble possible. Comme à Chicago, New-York ou Londres.

Je ne rêvais plus de faire carrière. D'avoir mon loft au centre-ville et 1,8 enfant. Je rêvais de vivre. Si je n'étais pas tombé sous le charme de l'esthétique incertaine de Portland, j'aimais sans aucun doute possible le mode de vie qu'elle offrait.

Je retrouvai le Pourquoi Pas? à l'endroit où je l'avais laissé quelques heures plus tôt, et m'y installai, soulagé de me poser un peu, après cette longue marche. Je décidai de prendre le restant de ma soirée pour écrire un peu, avant de me plonger dans les dernières pages de Kerouac. Le plafond du Pourquoi Pas? était bien entendu en position basse. Je ne le relevais qu'une fois de temps en temps. J'avais appris à vivre dans un espace de plus en plus restreint, et j'avais toute la place nécessaire. La banquette arrière était tout aussi confortable que le matelas à l'étage, et je finis par m'endormir, mon livre dans les mains.

Après deux jours à déambuler dans les rues, rayonnant depuis le centre-ville, je me sentais chez moi à Portland. J'étais à

l'aise. Les autres me laissaient être qui je voulais être. Je croisais tous les types de personnes possible dans la rue, et chacun semblait vivre sa vie, se mélangeant à cette foule hétéroclite, sans en être le moins du monde déstabilisé.

J'avais vite découvert que Portland comptait de nombreuses microbrasseries. L'Oregon se revendiquait être le «beervana» ; un paradis de la bière dont Portland était la capitale. J'avais de nombreux endroits à tester, et je prenais mon temps. J'échangeais en toute liberté avec les gens dans la rue, le barman qui m'amenait mon verre, la jeune fille qui faisait la manche à un carrefour, le vendeur dans une librairie, la caissière au supermarché. J'étais fasciné par la facilité qu'il y avait à créer un contact avec les autres. Une attente à un guichet automatique devenait une excuse pour se saluer. Marcher sur le bord de la rivière était une excellente raison pour discuter. Il y avait une familiarité que je n'avais jamais connue ailleurs, et qui me plaisait. Je compris vite que Portland était une «destination». Au même titre que San Francisco est l'endroit où aller pour les hippies branchés, Portland attirait des jeunes de partout aux États-Unis. Ce n'était pas la richesse que les gens venaient chercher ici. Ce n'était pas non plus la «cool attitude» de San Francisco. On venait à Portland pour

trouver du «vrai». J'aimais la façon que les gens avaient d'être eux-mêmes; et j'avais envie d'en faire autant.

Se déguiser en soi-même.

Je laissais tomber mes vêtements de voyageur, neutres, qui me permettaient de disparaître dans la foule. Ici, je voulais à nouveau revendiquer ma propre identité. J'avais envie d'être moi-même, et j'étais heureux de ressortir mes vêtements gothiques. Je n'avais pas eu l'occasion de les porter depuis Montréal.

J'aimais cette sensation de marcher avec mes bottes plateformes. Les huit centimètres qu'elles me rajoutaient changeaient mon centre de gravité. Les chevilles bien serrées par les lanières en cuir qui les fermaient, j'étais contraint à faire des enjambés plus grandes pour plus de confort. Je marchais avec légèreté et souplesse, les chaînes accrochées à mon pantalon tintant au rythme de mes pas. Je n'hésitais pas à porter mon manteau, malgré les températures estivales. Serré aux épaules, il me forçait à me tenir plus droit. Et j'aimais l'ombre qu'il projetait, alors qu'il tombait jusqu'au sol en s'ouvrant, un peu comme l'aurait fait une cape.

Habillé de la sorte dans les rues de Portland, je me sentais aussi libre que je pouvais l'être. Je porte pourtant peu d'importance aux apparences, surtout à la mienne. Mais j'aimais m'habiller ainsi. J'attirais plus de regards. Les gens me